

Malgré les volutes de buée qui s'échappaient de nos bouches volubiles, la sympathique eau-de-vie de mirabelle offerte par Gérard Chevrier pour clore en beauté ce repas, continuait de nous réchauffer. L'euphorie des deux heures passées à nous arsouiller et à nous flatter le pylore, nous incitait à la surenchère sur nos projets littéraires. Marco, en pleine infidélité cathare, me racontait que ses prochaines recherches le conduiraient sur les traces de Durandal, mythique épée brandie par Roland à Roncevaux. Il prétendait qu'il était le premier à avoir réuni des indices sur sa localisation, en fouinant dans les archives d'un monastère pyrénéen. Il se réjouissait à l'avance du retentissement de l'affaire, il allait couper l'herbe sous les pieds fulminants d'historiens patentés.

Ne voulant pas être en reste, j'en rajoutais en jurant que j'allais enfin reprendre mon roman inachevé, pour y incorporer la sincérité et les scènes trash qui lui faisaient défaut. J'étais motivé par la rencontre d'une attachée de presse bordelaise, que j'avais côtoyée dans un repas aux Chartrons, et qui m'avait promis de transmettre mon prochain manuscrit à son mari, un des pontes de Flammarion.

Nous nous approchions du marché où des forains, sous un vent glacé, soufflaient sur le bout de leurs doigts gelés. Les mégères ménagères de Brassens, tabasseuses de condés, qui avaient en chanson fait la réputation du lieu, devaient avoir trop froid pour nourrir une quelconque querelle aujourd'hui. Nous contournâmes les barrières qui encadraient, comme des vaches dirigées

vers l'enclos, les visiteurs dont le nombre avait forgé la renommée de la Foire du Livre, lui permettant d'attirer de grands noms.

Un espace gardé par deux cerbères et quelques flics en faction nous permettait d'accéder au salon sans faire la queue, sur simple exhibition de badges attestant que nous étions du sérail. Mon bonnet étriqué ne couvrait que partiellement mes oreilles, le vent commençait à les faire rougir, mais surtout il m'empêchait, par sa fraîche rudesse, de succomber à la tentation d'une bonne sieste. Mon esprit était entré dans une bienheureuse communion avec le monde alentour, et mes sens imbibés s'ouvraient ingénument à la beauté des choses les plus banales.

– T'as vu cette caisse ? demandai-je à Marco en lui tirant la manche. Dis donc, ils ont fait fort cette année, c'est dans celle-ci que j'essaierai de me faire ramener à l'hôtel ce soir.

La Foire du Livre avait noué un partenariat avec le concessionnaire Toyota de Brive, qui mettait des voitures à sa disposition durant tout le salon. Des bénévoles, le plus souvent retraités, jouaient les chauffeurs de taxi, et trimballaient les auteurs en un ballet bien huilé par des années de pratique.

Ce devait être le dernier modèle de la marque, dans le créneau monospace luxueux. Les vitres étaient presque aussi noires et étincelantes que la peinture de la carrosserie, et les enjoliveurs de roues semblaient en argent massif. En nous approchant, nous arrivâmes à distinguer les sièges avant, recouverts d'un cuir beige qui rehaussait l'ensemble d'une touche exquise de raffinement. Vautré

dans une telle caisse, on devait fatalement se prendre pour un émir, ou un raider de Wall Street. Les sarcasmes de Marco ne tardèrent pas.

– T’as vraiment des goûts de bourge, ma vieille, tu trouves pas qu’elle est un tout petit peu voyante, ta merveille ? Je préférerais quand ils sortaient de bons vieux combis increvables, chez Toy, surtout le...

Je lui pressai le bras si fort qu’il fut obligé de s’interrompre. Je venais d’apercevoir sur la banquette arrière une forme sombre que j’avais tout de suite reconnue. Je ne sais pas ce qu’attendait Esther Marathon dans ce véhicule, peut-être se reposait-elle tout simplement, en tout cas elle était seule, sans son inamovible aréopage, et ça c’était incroyable. Alors une fulgurance transperça mon crâne comme une flèche au curare, la conversation du restaurant me sauta aux méninges : je me dis soudain qu’il serait stupide de ne pas profiter de la situation, même si dans ma logique altérée, je n’avais aucune notion nette de ce que pouvait signifier profiter de la situation.

– Vire ton chapeau et mets ta capuche, vite ! ordonnai-je à Marco dans un souffle rauque.

Je tirai sur mon bonnet pour qu’il dissimule une partie de mes yeux. Mû uniquement par des pulsions surgies de mon inconscient salement torturé, je bondis sur la portière avant gauche et m’installai au volant. Marco avait compris, et sans rechigner, il venait de s’installer du côté passager.

– Et pour vous, mademoiselle, ce sera quelle destination ?

Je jetai un œil furtif sur le rétroviseur. Elle était enfoncée de biais dans un coin de la banquette, drapée dans sa cape, les pieds ramenés sous ses fesses, probablement épuisée.

– Vous remplacez votre collègue ? Il m’avait pourtant dit qu’il revenait tout de suite.

Sa voix modulait les fréquences graves avec un savoir-faire un peu hypnotique, qui collait avec la théâtralité du personnage et pouvait expliquer l’ascendant qu’elle maintenait sur son entourage.

– Oui, mademoiselle, il a été réquisitionné pour raccompagner un groupe de journalistes anglais à la gare.

– Hôtel Mercure, s’il vous plaît.

La clef était restée sur le contact, le code antidémarrage apparemment désactivé, la supercherie pouvait suivre son cours. Elle ne nous avaient pas reconnus, s’était à peine tournée vers moi, et j’avais alors profité du large appuie-tête pour dissimuler mon profil. Elle avait dû prendre Marco pour un autre auteur que je devais raccompagner.

Je m’efforçai de démarrer en douceur, heureusement ce genre de monstre à quelques dizaines de milliers d’euros se pilotait aussi aisément qu’un tricycle de bambin. Les deux vigiles écartèrent une barrière métallique pour me laisser passer. Au hasard, je tournai à gauche, pour rejoindre les boulevards. Je n’avais aucune idée d’où pouvait bien se nicher l’hôtel Mercure.

Inséré dans la circulation, l'énormité de mon initiative commença à dissiper les vapeurs d'alcool pour réactiver une parcelle de lucidité. Putain, je venais de chouraver une super caisse avec autant de facilité qu'un Malabar dans une boulangerie... La panique, en même temps que la culpabilité, commençaient à me gagner. Depuis ce gros scarabée qui dominait les autres véhicules, j'avais la sensation que tous les passants allaient bientôt nous désigner d'un doigt vengeur.

Marco, aux antipodes de mes émois, paraissait apprécier la conjoncture. Il jouait avec les commandes électriques des vitres, comme un gosse au pied du sapin de Noël. Je devenais persuadé que cet enfoiré n'avait pas démordu de ses délires du déjeuner : il se disait peut-être que c'était un signe du destin, il fallait donc rester zen, ça correspondait bien aux divagations bouddhistes qui surgissaient parfois par spasmes dans sa conversation.

Esther luttait contre le sommeil, ses longs faux cils palpitaient telles des ailes de papillon de nuit. Je devais avoir pris la bonne direction, puisqu'elle n'avait fait aucune remarque. Voilà, tout était parfaitement normal, ainsi, pour tout le monde. Sauf pour moi : je cherchais désespérément comment sortir de ce guêpier.